

Pierre Albouy, *Mythes et mythologie dans la littérature française*, Paris, Armand Colin, coll. « U2 », 1969, 340 p.

L. Van Delft

Volume 2, numéro 2, août 1969

Le roman canadien (1945-1960)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Van Delft, L. (1969). Compte rendu de [Pierre Albouy, *Mythes et mythologie dans la littérature française*, Paris, Armand Colin, coll. « U2 », 1969, 340 p.] *Études littéraires*, 2(2), 273–275. <https://doi.org/10.7202/500092ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

création littéraire proprement dite que contient en priorité *Écriture*.

La haute tenue de cette revue, la juste économie qui en assure l'équilibre, le choix rigoureux des textes méritent, plus que l'éloge, l'admiration. À ce sentiment s'ajoute pourtant le regret qu'une telle entreprise soit impensable au Québec d'aujourd'hui. Entre autres causes, la situation sociale et politique qui prévaut ici ne favorise pas la formation de pareilles anthologies périodiques, où voisinent des représentants de générations différentes (Ramuz coudoyant Pinget), où sont accueillis, sans arrière-pensée, des compatriotes d'une autre communauté linguistique (Robert Walser ou Giorgio Orelli) aussi bien que des étrangers notoires ou non d'hier et de maintenant (Hubert Aquin ou Hölderlin), où se compose enfin, à partir de multiples éléments convergents, l'image reconnaissable d'une communauté spirituelle — et nous en serons privés tant que ne seront pas résolues les ambiguïtés de notre sort collectif. D'ici là, nous ne pouvons qu'envier avec nostalgie ceux dont l'inspiration est libre, c'est-à-dire tout particulièrement l'équipe de la revue *Écriture* à laquelle nous souhaitons le plus vaste rayonnement.

Jacques BLAIS

Université Laval



Pierre ALBOUY, **Mythes et mythologies dans la littérature française**, Paris, Armand Colin, coll. « U 2 », 1969, 340 p.

Les mythes sont à la fois nôtres et autres : ce n'est pas le moindre de leurs paradoxes. Solon déjà, comme le rappelle Mircea Eliade, et les philosophes milésiens, les soumettaient à une critique rationaliste. Prenant toujours plus d'ampleur, celle-ci vide les mythes de leur

contenu sacré, et fige leurs structures. Pourtant, les mythes ne sont pas moins vivants aujourd'hui : tels Protée, ils ressurgissent aux temps modernes, de sorte qu'au XX^e siècle l'esprit tente l'analyse objective de la mythologie, tout en restant en proie à elle. De surcroît, parce qu'il relève tout ensemble de la sociologie, de la poésie, de la psychanalyse, de l'histoire des religions, les nombreuses définitions du mythe qu'on a avancées restent toujours imparfaites.

M. Albouy, qui s'en tient délibérément au « mythe littéraire », suivant une heureuse dialectique, se garde d'imposer sa définition : il ne l'esquissera que dans la conclusion de son livre, entraînant ainsi le lecteur dans sa recherche. Dans l'« Avant-Propos » sont discriminées des notions connexes : mythe, merveilleux et fantastique (pp. 6-7) ; et, en ce qui concerne les figures de style, allégorie, apologue, parabole et symbole (pp. 7-9). Le mythe littéraire est encore distingué du thème, au sens où l'entend Raymond Trousson, car mythe, pour M. Albouy, implique récit : « Le mythe littéraire est constitué par ce récit, que l'auteur traite et modifie avec une grande liberté, et par les significations nouvelles qui y sont alors ajoutées » (p. 9). Ainsi, *les Amours de Psyché et de Cupidon* de La Fontaine, qui n'ajoutent pas de signification nouvelle aux données fournies par la tradition, ne sauraient être considérées comme un mythe, mais *l'Œdipe* de Gide est bien un mythe littéraire, grâce à sa « signification nouvelle » : « Point de mythe littéraire sans palingénésie qui le ressuscite dans une époque dont il se révèle apte à exprimer au mieux les problèmes propres » (p. 10).

La première partie est consacrée aux « Problèmes et usages de la mythologie, du merveilleux et du mythe ». Deux chapitres conduisent,

l'un de Lemaire de Belges à André Chénier, l'autre de Chateaubriand à Robbe-Grillet. Cet itinéraire de quatre siècles est parcouru en 116 pages (pp. 17-133) : on attend un morne inventaire ! L'auteur évite pourtant parfaitement cet écueil. Il s'attache, en fait, à examiner l'utilisation qui a été faite, aux différents siècles, de la mythologie antique, et les efforts pour produire des types nouveaux de merveilleux. Avec Lemaire de Belges, la Renaissance et la Pléiade, la mythologie, privée depuis longtemps de son substrat religieux, devient « le langage même de la poésie » (p. 289). La mentalité précartésienne, la sensibilité baroque, le génie d'un Racine peuvent charger ce langage de poésie vraie, mais, dans l'ensemble, c'est le règne des stéréotypes. De là vient que jusqu'au XVIII^e siècle, il a tant été question de la convenance du merveilleux, et, surtout, de sa vérité. « Le Romantisme, le Parnasse, le Symbolisme, le Surréalisme même, n'ont pas laissé de proposer ici leur solution ; et si, à partir du Romantisme, la création mythique à proprement parler relègue au second plan ce problème de l'emploi du merveilleux, la question de la vérité du mythe et de l'imaginaire occupe les esprits, plus que jamais » (p. 14). Des lacunes, dans cette revue rapide, étaient inévitables ; l'auteur en a conscience tout le premier. Il est, par exemple, peu question de Rabelais, de Racine ou de Sade. Mais les vues pénétrantes abondent, en particulier sur les besoins du merveilleux, dont l'imagination n'a jamais pu se passer (pp. 51-55), sur le rôle de Chateaubriand et la « guerre des mythologies » (pp. 70-72), sur « le Surréalisme en quête d'une *mythologie moderne* » (pp. 121-126). Les jugements sur *Nadja* (pp. 123-124) devraient rectifier bien des interprétations indéfendables, et, dans les pages consacrées au « Mythe

dans le théâtre et le roman contemporain » (pp. 129-131), ce n'est pas sans quelque réserve (bien venue, selon nous) que l'auteur reprend à son compte les explications données par W. M. Frohock ou Michel Leiris de l'œuvre de Butor.

La seconde partie, « Permanence et métamorphoses de quelques mythes » (pp. 133-202), traite de la fortune des mythes de la révolte (Satan, Cain, Prométhée) et des mythes de la connaissance (Narcisse, Orphée). Du moment que « la création mythique proprement dite [...] ne commence qu'avec le Romantisme » (p. 14), les analyses portent en général sur des œuvres postérieures à 1820, sans que le rôle de précurseurs français tels que Guillaume de Lorris, Scève ou Rousseau soit sacrifié. À la suite de Henri Peyre, l'influence de l'hellénisme, surtout de 1843 à 1870, est soulignée avec précision ; une large part est faite aussi au jeu des influences allemande et anglaise. Dans chaque cas particulier sont examinées, à travers une série d'œuvres, la structure centrale du mythe et ses significations nouvelles, et l'on ne peut que s'émerveiller, avec M. Albouy, de la « plasticité » (p. 291) de ces différents mythes à travers les âges. La méthode adoptée, dans cette partie, est donc proche de celle suivie par un Milner pour l'étude du mythe de Satan ou par un Trousson pour le thème de Prométhée. Mais la travail de M. Albouy présente l'avantage considérable de condenser en une synthèse l'essentiel des données qui sont, ailleurs, circonscrites à la figure d'un seul héros. Assurément, pour l'analyse approfondie du mythe d'Orphée par exemple, on aura toujours intérêt à se reporter à des ouvrages plus nourris, comme la belle étude d'Eva Kushner ; mais le dessein de M. Albouy est différent et ne répond pas à un besoin moins grand.

Dans la dernière partie, « Quatre écrivains devant le mythe » (pp. 203-304), l'auteur s'efforce de répondre aux questions difficiles mais passionnantes que suggèrent les chapitres précédents : quelle est la raison d'être des mythes, quelles affinités peuvent s'établir entre une époque et tel mythe particulier, qu'est-ce qui porte certains auteurs à fondre dans un mythe leurs pensées ou leurs fictions ? Les écrivains choisis sont bien, à cet égard, « exemplaires » (p. 14) : Michelet et les mythes de l'Histoire, Victor Hugo et la création mythologique, Gérard de Nerval ou le mythe vécu, André Gide ou le mythe au service de la « démystification. » Grand Maître des études hugoliennes avec sa thèse récemment parue (*la Création mythologique chez Victor Hugo* (Paris, J. Corti, 1968), M. Albouy montre, à propos de la « mythologie du cosmos » et du « cycle des titans » chez l'auteur de *la Légende des siècles*, que « la façon même dont Hugo voit chaque chose et parle, fait naître quantité de petits mythes à peine esquissés, suggère des points de départ de mythes, tend à donner de tout objet une vision animée, humanisée, dramatique et à transformer l'univers en une ample comédie mythologique ; l'imagination et le langage possèdent, chez lui, une fonction mythologique » (p. 232). Dans l'analyse du « Satyre » ou du personnage de Gwynplaine dans *l'Homme qui rit*, ces idées sont illustrées d'une manière particulièrement originale et convaincante (pp. 250-256). Bien des passages sur *Aurélia* ou sur le *Thésée* de Gide seraient aussi à citer (pp. 267-270 et 283-287). Mais, la place nous manquant, il faut nous contenter de signaler la source de l'intérêt constant que l'on prend à la lecture de ce petit livre : nous la trouvons dans la documentation d'une extrême richesse et dans la continuelle indépen-

dance d'esprit de l'auteur. Ainsi, dans les pages consacrées à Michelet, l'interprétation de M. Albouy, tout en se rapprochant de celle de R. Barthes (en ce qui concerne le mythe de l'Androgyne, par exemple, ou « l'intuition primordiale de la matrice universelle », s'appuie toujours sur les textes : la méthode est plus austère, sans doute, mais les conclusions, du moins, ne sont jamais gratuites.

Au terme de son ouvrage, l'auteur définit le mythe littéraire comme « l'élaboration d'une donnée traditionnelle ou archétypique, par un style propre à l'écrivain et à l'œuvre, dégageant des significations multiples, aptes à exercer une action collective d'exaltation et de défense ou à exprimer un état d'esprit ou d'âme spécialement complexe » (p. 301). La « Conclusion » a le double mérite d'attirer l'attention sur l'œuvre de Northrop Frye, encore si méconnue en France, et de montrer dans quelles voies pourraient s'orienter les recherches sur les mythes littéraires. Une bibliographie très riche ne manquera pas de rendre de précieux services. L'index est, en revanche, plus rudimentaire.

Plutôt que des défauts, le livre présente quelques inconvénients ; ils sont dus, croyons-nous, à la nature de la collection U 2. Si habile que soit M. Albouy à doser l'analyse et la synthèse, on reprochera peut-être à ce volume, comme à *la Littérature française au moyen âge* et à *la Littérature comparée*, parues dans la même série, de traiter une matière trop ample pour son petit format. Mais la science de M. Albouy, sa finesse, son enthousiasme stimulant font vite oublier ce point. Pour conclure : un ouvrage indispensable qu'on a grand plaisir à recommander.

L. VAN DELFT

McGill University